

Sophie Chérier
*Parle tout bas, si
c'est d'amour*



Le livre

Pour conquérir le cœur de Caroline, Olivier a dû vaincre sa timidité, braver le danger, affronter la Mafia, accomplir un exploit.

Et maintenant ? Ils ont seize ans et ils s'aiment.

Tout devrait être simple. Pourtant, ils ont peur. Peur de ne pas être à la hauteur de leur amour. Peur que tout s'arrête soudain. Car apprendre à s'aimer, aujourd'hui, c'est comme apprendre à conduire dans un cimetière de voitures. Qui va les aider ? Leurs parents ? Ils ne comprennent rien. Les cours d'éducation sexuelle ? Ils sont d'une nullité affligeante.

Et si le secours venait d'ailleurs, inattendu, puissant comme un murmure ?

Parle tout bas, si c'est d'amour est la suite de *L'huile d'olive ne meurt jamais*.

Sophie Chérier nous offre ici une promesse : celle d'une histoire d'amour pleine d'espoir et qui finit bien. Et nous sommes ravis de retrouver Caroline et Olivier, ce couple de jeunes que l'on avait découvert dans L'huile d'olive ne meurt jamais. Parle tout bas, si c'est d'amour est un livre multigénérationnel qui satisfera tous les amoureux et ceux qui rêvent d'amour.

site *Monde du livre*

L'auteure

Après avoir voulu être juge, [Sophie Chérier](#) est devenue journaliste et écrivain. Romans, articles, théâtre, rédaction de textes pour les catalogues de *l'école des loisirs*, portraits d'auteurs de la collection *Mon écrivain préféré*, préfaces, interviews... les différents types d'écrits se succèdent et se complètent. Les uns lui permettent de mettre en valeur le

travail de ses collègues artistes. Les autres sont aussi, la plupart du temps, des hommages romancés. À des célébrités comme Jean Giono (*L'Enjoliveur*), ou Françoise Dolto (*Ma Dolto*), mais surtout à des héros de l'ombre tels que l'intraitable baronne Cordopatri dans *L'huile d'olive ne meurt jamais*, le jeune esclave, Edmond Albius dans *La vraie couleur de la vanille*, ou le dauphin Louis XVII dans *La seule amie du roi*.

Une manière de leur rendre justice.

Sophie Chérier

Parle tout bas,
si c'est d'amour

Médium poche
l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*Pour Emmanuel Franck,
Dominique Ochem
et Marie Werner.*

*Être un couple permet de résoudre à deux
des problèmes qu'on n'aurait jamais eus tout seul.*

Ce qui s'est passé dans
L'huile d'olive ne meurt jamais

C'est grâce à une rédaction qu'Olivier est tombé amoureux de Caroline, au mois de septembre. Sujet: la personne que vous admirez le plus au monde. Caroline a choisi une dame italienne de 70 ans, la baronne Cordopatri, dont l'émission *Envoyé spécial* a tracé le portrait. Elle vit seule au milieu de quarante hectares d'olivieraie, cernée par la Mafia, qui a massacré toute sa famille. Elle refuse de vendre ses terres. Personne n'a le droit de travailler pour elle sous peine de mort. Caroline a dû lire son texte, un beau texte, devant toute la classe. Olivier l'a regardée, l'a écoutée, et il a été subjugué. Par hasard, quelques semaines plus tard, fin octobre, il a eu l'occasion de partir avec ses parents en vacances dans la région de la baronne. Il s'est juré de rapporter à Caroline un flacon de cette huile d'olive qu'elle disait rêver de goûter un jour, comme un talisman, une preuve d'amour. Il a mené l'enquête, retrouvé la baronne et, comme son séjour coïncidait avec la récolte des olives, il l'a convain-

cue de le laisser l'aider. Résultat : la Mafia qui surveille tout, piquée au vif par le culot de ce touriste même pas majeur, l'a enlevé et tenu prisonnier dans une citerne cachée dans la montagne.

Olivier est revenu, après quelques péripéties. Il est rentré en classe en héros très discret. Nous sommes au mois de novembre.

Journal de Caroline

Olivier me fait peur. Je l'aime et pourtant j'ai peur de lui. Peur de ce qu'il est capable de faire – tout. Des exploits. Des choses qui ne sont pas de notre âge.

Je regarde le flacon qui est posé sur mon bureau depuis le jour où il me l'a tendu, avec ses mains encore blessées, encore couvertes de bandages, je recopie la dernière phrase de ma rédaction, qui a tout déclenché : « Je sais que j'aimerais manger un jour de la salade assaisonnée avec de l'huile de ce domaine, fabriquée par les soins de cette femme. Je voudrais connaître son goût singulier, son arôme de courage, de ténacité et de fidélité, sa couleur éternelle comme celle des blasons », et je me dis que tout est de ma faute, que c'est pour répondre à cet appel, à ce caprice, qu'il a fait ce qu'il a fait, pour assouvir ce désir qu'il a risqué sa vie, pour me rapporter ce cadeau inespéré qu'il a bravé l'ordre établi, et je me sens écrasée. Mise sur un

piédestal, et pourtant écrasée. Que puis-je faire, moi, maintenant, pour être à la hauteur ? Je n'y serai jamais. J'agrafe autour de mon cou le collier d'émeraudes offert par la baronne, je me regarde dans la glace, je l'effleure, et je sais qu'il est trop grand pour moi. Je n'ai pas encore osé le porter devant lui, je ne sais pas si j'oserai jamais. L'autre nuit, j'ai rêvé que je le laissais tomber au fond d'un puits, Olivier me disait : « C'est rien, je descends te le chercher. » Et j'étais effarée, je lui répondais : « Non, non, ne descends plus, reste là. » Reste à ta place. À ma hauteur.

À d'autres moments, je suis parfaitement heureuse. Je me repasse la phrase de la rédaction en boucle, je la connais par cœur, et je me dis que ce goût singulier que je voulais connaître, je l'ai cueilli sur ses lèvres la première fois que je l'ai embrassé en faisant la maligne, en disant n'importe quoi, alors que je n'en menais pas large, la première fois et toutes celles qui ont suivi. Cet arôme de courage, je me dis que c'est l'odeur que je respire chaque fois que je pose ma tête sur son épaule, celle de ses cheveux et de sa peau, chaque fois que je me serre contre lui en espérant que jamais ça ne finisse. La couleur éternelle, je me dis que c'est le noir de ses yeux, le regard noir qu'il a dû lancer à ses agresseurs quand ils l'ont encerclé, à la baronne quand elle a commencé par refuser son aide, à son père

quand il lui a débité ses conneries habituelles, et qu'il rend pourtant si doux quand il me regarde, moi. Je me dis que je ne le mérite pas, que je vais le mériter, qu'il faut que je le mérite. J'ai peur de l'aimer, de ne pas savoir l'aimer, de ne plus pouvoir aimer personne d'autre. Personne. Qui va lui arriver à la cheville ? Tous les autres me paraissent tellement médiocres à présent, et moi, pourquoi je pense à d'autres alors qu'il est là ? D'ailleurs, lui aussi me semblait quelconque il n'y a pas si longtemps. Insignifiant. Fadasse. Toujours dans son coin. Jamais un mot plus haut que l'autre. Il a suffi d'une semaine. Il est revenu métamorphosé. C'est comme s'il avait grandi, comme s'il s'était redressé. Même en cours il ne se tient plus de la même façon. Tous les autres paraissent avachis à côté de lui. J'ai peur de lui faire l'effet inverse. Avoir été quelque'un d'extraordinaire à ses yeux et devenir une nulle parmi les nulles, me ratatiner, me dégonfler. Je lui ai offert un Dictionnaire des mots rares et précieux, j'ai ajouté sur la page de garde : « Comme toi. » Et depuis, tous les jours il me glisse dans une poche, ou dans ma trousse, ou dans mon sac à dos, un billet plié en huit, c'est un poème dans lequel il a intégré un des mots.

J'ai trop vécu dans une bulle,
j'ai besoin que l'on confabule.

Ça, c'était le premier. J'ai eu peur de la définition. Je me doutais bien que ça ne voulait pas dire s'envoyer en l'air, mais quand j'ai vérifié dans mon exemplaire, j'ai quand même été surprise. Confabuler : s'entretenir de manière familière avec quelqu'un. Je ne sais pas si j'y arriverai, à m'entretenir de manière familière avec lui. Il ne m'est pas familier. Il m'impressionne. Je ne le connais pas. Je ne sais pas ce qu'il a en tête. Il aime les défis, décidément. Un poème par jour. Mais je n'ai plus envie de défis ni d'exploits ni de rareté, ni d'avoir peur pour lui ni à cause de lui ni de lui. J'ai juste envie d'une vie calme et que les cicatrices sur ses mains s'effacent, à force de temps, de douceur, de caresses. À force de se poser sur moi.

À son retour d'Italie, Olivier avait espéré que les choses allaient changer entre son père et lui, comme après un accident qui vous a fait perdre l'usage d'un membre, ou vous a enrichi, au contraire, par greffe, d'un morceau de métal ou de chair. Il avait cru que son père avait été soudain, au bord du puits perdu d'où les sauveteurs tiraient son fils un soir de novembre, amputé de son appât du gain, opéré à cœur ouvert de sa lâcheté, de son égoïsme et de sa vulgarité, et que les puissances invisibles qui s'occupent, quelque part, de tirer les ficelles et de tisser les liens entre les êtres humains, n'avaient cassé la corde qui les reliait tous les deux que pour y faire un nœud solide : dorénavant elle serait plus courte.

Mais son père n'avait pas changé. Il le dégoûtait. Olivier se rendait compte qu'il faisait tout pour éviter, du bord de son couteau, les miettes que son père avait incrustées dans le beurre avec le sien, qu'il pliait les serviettes, en desservant la table, de

façon à ne pas toucher la sienne, toujours roulée en boule, qu'il fermait les yeux d'un air exaspéré quand son père s'étirait dans son fauteuil et se grattait le poitrail par l'échancrure de sa chemise, et qu'il se gardait scrupuleusement de passer aux toilettes juste après lui. Au fond, il n'était pas dupe. C'était bien autre chose qu'il rêvait d'esquiver.

Les demandes d'interviews étaient arrivées très vite. Olivier disait non à tout. Il avait expliqué pourquoi. Il estimait avoir été clair. Parler de ce qu'il avait fait, soit. Mais très vite, d'autres questions seraient venues sur le tapis: pourquoi? Et ça, il n'était pas question de le dire. Il aurait fallu mentionner Caroline, l'impliquer. Pas question. Leur histoire commençait à peine, elle ne leur appartenait que si peu, laisser les autres se l'approprier, non. C'était un crime.

Son père avait un peu chassé le naturel. Il revenait au galop.

- Tout le monde me parle de toi, tu sais!
- Et?
- ...
- Qu'est-ce que tout le monde te dit?
- Que tu es courageux.
- Et?

– Qu'ils aimeraient bien en savoir plus, et puis que tu sois un peu plus à l'honneur, partout...

– À l'honneur, dans ta bouche, ça veut dire que je m'étale, que je passe à la télé, que je me vende. J'ai été courageux, ça ne te suffit pas ? Il faut en plus que je me fasse des couilles en or grâce à ça ? Que je me fasse, c'est-à-dire que TU te fasses.

– Olivier, ne sois pas grossier, intervenait sa mère.

– Tu crois peut-être qu'elle n'est pas riche, elle, ta baronne Cordopatri ? crachait son père. La Vespa qu'elle t'a offerte, tu crois qu'elle la sort d'où ?

Il n'en supportait pas plus. Il partait en claquant la porte. Quand il restait debout derrière quelques secondes, en espérant cueillir entre ses parents une phrase qui l'aurait ramené à la raison, dans le giron, il entendait :

– De toute façon il n'est jamais content. C'est pas d'aujourd'hui. Moi je trouve qu'il faudrait lui faire voir quelqu'un.

Ce qui l'exaspérait davantage, s'il est possible. Il rentrait dans la pièce, en rage.

– Tu ne peux pas dire les mots, les vrais mots ? Tu ne peux pas me les dire en face ? « Voir quelqu'un. Me faire suivre. » Un psy, c'est ça ? Mais dis-le ! Tu veux que je voie un psy parce que je refuse d'étaler

ma vie dans les torchons et au journal télévisé?! Tu trouves que je ne suis pas normal, c'est ça? Je te fais peur? J'ai la névrose de la pudeur, c'est ça? Il faut me faire soigner pour besoin de silence?

Après une explosion de ce genre, les esprits se calmaient pendant quelques jours. On recommençait à parler de la pluie et du beau temps, du lycée, de ce qu'on mangerait demain, des traites à payer, des courses, et de la vie qui augmente, paraît-il.

Si seulement c'était vrai.

Ils sont vingt-huit face à elle. Tous en uniforme. Une blouse blanche. Pour faire scientifique et sérieux.

Sur son bureau, un sexe d'homme est posé, dressé sur son socle, enveloppé d'un préservatif en latex, incolore, inodore et sans saveur. C'est elle qui vient de le sortir de sa pochette carrée, luisante, de le dérouler en se salissant les doigts et de l'enfiler en tremblant. Elle s'est d'abord trompée de sens. C'est son boulot du jour.

Son boulot consiste parfois à les mettre en garde contre le réchauffement climatique de la planète, parfois à les faire réfléchir aux dangers du clonage, de temps en temps à leur permettre de concevoir la différence, dont elle se bat l'œil autant qu'eux, entre phagocytes et lymphocytes.

Mais ce qu'elle aime vraiment, c'est les aider à établir des rapports de cause à effet. Un acte, une conséquence. Elle leur explique, exemples et chiffres à l'appui, qu'il existe un lien direct entre certaines catastrophes écologiques irréparables et les caprices

d'Occidentaux gâtés qui veulent des poissons de toutes les couleurs, comme ceux des dessins animés, dans l'aquarium de leur salon et des meubles faciles d'entretien dans leur jardin. Elle s'anime. Elle raconte les jeunes types musclés qui risquent leur vie en plongeant, des bâtons de dynamite entre les dents, pour faire sauter par pans entiers la Grande Barrière de corail, au large de l'Australie, la détruire à jamais, effrayer les poissons, les faire sortir des anfractuosités, les capturer et les vendre un prix dérisoire. Elle détaille les saignées pratiquées à travers l'Amazonie, la noria des camions sur les routes tracées droites, vite construites, aussitôt abandonnées, pour extraire du poumon de la Terre des planches imputrescibles, de futures marches d'escalier, de prochains bancs publics, des tables chaleureuses, que personne n'aura à poncer ni à revernir chaque année. Parce que le bois exotique est comme ça. Sans souci. Il porte de jolis noms. Il ne bouge pas. Il suffit de le faire tomber, là-bas. C'est très loin. On n'entend rien. Un rapport direct, cruel, entre la paresse d'un seul et le néant pour tous.

Elle aime son métier. Elle l'a choisi il y a longtemps, à l'époque où elle n'était pas beaucoup plus vieille qu'eux.

Aujourd'hui, non, ça va moins loin. Aujourd'hui c'est : préservatif sur godemiché. Capote sur god, comme ils diraient. On ne parlera pas de refaire le monde. Il ne sera question que de sauver un jeune homme ou une jeune fille d'une maladie sexuellement transmissible. Un blanc-bec de la chaude-pisse. Une mijaurée de l'herpès génital. Ou pire. Ce qu'il faudrait, c'est protéger une génération entière de l'obscénité, mais ça, personne ne sait plus comment faire. Elle ânonne cet après-midi des vérités premières qu'ils sont censés connaître depuis longtemps, des évidences que son collègue de quatrième ou de troisième, ou les deux, ou leurs parents, rêvons un peu, auraient dû leur rentrer dans le crâne une fois pour toutes. Mais voilà. Il y a eu un viol suivi d'un avortement catastrophique dans l'établissement. La fille – c'est-à-dire la mère – a failli y passer. Les instructions sont : pas de vagues. Juste insister sur la prévention. Redire, répéter, sans faire d'allusion directe au problème, évidemment. Sans mettre en rapport la cause et l'effet. Leur redonner une tranche de b.a.-ba sexuel. Et c'est elle qui s'y colle, humblement, en tant que spécialiste de la science, de la vie, de la terre, de l'humus, des humeurs, des humains.

Le long du tableau blanc, elle a déployé deux dessins de corps en coupe. Un féminin. Un masculin. Son boulot du jour consiste aussi à prendre une baguette de bois et à pointer successivement leurs zones érogènes en les appelant par leurs noms. Elle avait pensé leur expliquer le mot érogène pour commencer, son étymologie. L'étymologie, elle aime ça. Mais ce serait pire. Il faudrait parler d'Éros, ce dieu de la mythologie grecque, détailler le mot en *erôs*-et -gène, avec un accent grave et pas circonflexe, dire qu'une zone érogène est une partie du corps dont la vue ou le toucher provoque un désir, une excitation sexuelle, *amoureuse*, parler d'amour, prononcer le mot, dire qu'Éros, c'est ça, ni plus, ni moins, c'est lui. C'est le dieu de l'Amour. Un enfant rieur avec son arc et ses flèches, le carquois en bandoulière. Cupidon chez les Romains. Et elle se sent incapable de leur parler d'amour, aujourd'hui. Elle n'a qu'une envie, c'est les insulter, les agresser, les punir de ce qu'ils sont.

Ils l'ont deviné. Ils sont comme une meute de chiens de chasse qui a senti la peur suer par tous les pores d'une bête traquée. Le mouvement prend si vite qu'on ne sait plus qui a commencé, dans quel coin du labo. C'est une traînée de poudre, un engre-

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Dans la collection MÉDIUM

Ambassadeur de Sparte à Byzance

Quand je pense à la Résistance

L'huile d'olive ne meurt jamais

C'est l'aventure ! (recueil de nouvelles collectif)

Ma Dolto

La vraie couleur de la vanille

Renommer

Dans la collection NEUF

Une brique sur la tête de Suzanne

Le cadet de mes soucis

La seule amie du roi

L'Ogre maigre et l'Enfant fou

© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 2017

ISBN 978-2-211-23494-8